

du Sennar! Ah! tartare de pays, chien de temps! J'en ai déjà pour vingt-cinq francs de remède, sans compter le bouf. On ne lui plait rien, à ce monsieur; et pendant ce temps, il faut que les autres se serrent le ventre: depuis hier le tigre royal est à la démolition.

L'homme fit brusquement volte-face et chassa du nerf de bœuf la panthère noire, qui, très surnoisement, avait allongé la patte sur son épau. Une simple chiquenaude! La panthère bondit en arrière, en hurlant de douleur.

« Ca vous apprendra, mademoiselle, » avertit le maître; et, se retournant vers le lion: « Ah! c'est qui l'a fait la pauvre bête! Depuis dix ans qu'il était la pauvre bête, puis si aimable, si gentil! Et avec nous! Et au tour de vous s'éder sa peau pour une bagatelle de cent écus... »

« Deux cent cinquante francs, » marchanda timidement M. Prudence.

« Cent écus, cent écus, honorable monsieur. Ce n'est pas un amateur comme vous, un homme de la partie, un savant, qui marchandait un objet de ce valeur. Allons, l'opé, mon bonhomme! Ca y est-il? »

« Ca y est! » balbutia le naturaliste.

« Marché conclu! ricana le monsieur. Si vous avez une heure à perdre, attendez; peut-être, pourriez-vous emporter l'animal. »

Le lion râla.

D'étranges convulsions ébranlaient par moment ce grand corps inertes, brisant les poils de l'échine, soulevant la crinière, criant par le masque tragique, allumant la flamme aux regards éteints. L'aneantissement revenait aussitôt; le torse engourdi opprimait de nouveau les dalles de fer; le muffle, baveux, pendait, abandonné écrasant la litière; les dents scellées par le fèvre, laissaient à grand peine s'insinuer le râle qui tendait à déborder les bajoues avec la trépidation d'un soufflet enroulé dans les capteurs appesantis.

« Eh bien? » interrogea la femme. L'homme répondit d'un geste et d'un ton, s'engageant dans un couloir obscur, il arriva bientôt devant la cage du lion. La porte de fer s'ouvrit. Femme, enfant, pître, tout le monde avait suivi et envahissait la loge.

Entré par l'exemple, enhardi par l'immobilité manie de *magistrat*, M. Prudence, sans que personne y prit garde, mit le bout du nez dans l'ouverture de la porte et demeura là, cloué par une fascinante curiosité. La scène était vraiment étrange.

La lumière brutale d'un quinquet à pétrole frappait en plein la cage et le groupe de personnes enroulés entre ses parois. Le regard s'attachait sur un supçon de poêle, un semblant de pot-au-feu.

« Eh bien? » interrogea la femme. L'homme répondit d'un geste et d'un ton, s'engageant dans un couloir obscur, il arriva bientôt devant la cage du lion. La porte de fer s'ouvrit. Femme, enfant, pître, tout le monde avait suivi et envahissait la loge.

Entré par l'exemple, enhardi par l'immobilité manie de *magistrat*, M. Prudence, sans que personne y prit garde, mit le bout du nez dans l'ouverture de la porte et demeura là, cloué par une fascinante curiosité. La scène était vraiment étrange.

La lumière brutale d'un quinquet à pétrole frappait en plein la cage et le groupe de personnes enroulés entre ses parois. Le regard s'attachait sur un supçon de poêle, un semblant de pot-au-feu.

« Eh bien? » interrogea la femme. L'homme répondit d'un geste et d'un ton, s'engageant dans un couloir obscur, il arriva bientôt devant la cage du lion. La porte de fer s'ouvrit. Femme, enfant, pître, tout le monde avait suivi et envahissait la loge.

Entré par l'exemple, enhardi par l'immobilité manie de *magistrat*, M. Prudence, sans que personne y prit garde, mit le bout du nez dans l'ouverture de la porte et demeura là, cloué par une fascinante curiosité. La scène était vraiment étrange.

La lumière brutale d'un quinquet à pétrole frappait en plein la cage et le groupe de personnes enroulés entre ses parois. Le regard s'attachait sur un supçon de poêle, un semblant de pot-au-feu.

moustache... « Ohé! » hurla tout à coup le monsieur. Ha déjà temps l'air siffa, ébranlé d'un terrible coup de fouet, et le cloison de fer sonna, frappée d'un choc formidable.

Femme, enfant, pître et M. Prudence s'étaient effondrés pélo-mêle dans l'ouverture de la porte. — « Mon chapeau! » gémissait M. Prudence en se levant à tâtons. Ce fut un éclair.

Le lion avait bondi par dessus le dompteur, avait oscillé un moment et s'était agenouillé sur les dalles, chiffonnant une loque du bout des dents; il avait manqué l'homme, il tenait le chapeau. Le chapeau paya pour tous. Bien déchiré, lion! Cela fait, le monstre s'abattit lourdement, et cette fois pour toujours. Les pattes, raidies dans les derniers frissons, étendent trois fois et rentrèrent leurs ongles recourbés; ce fut tout.

Le lion était mort, bien mort. Le pître rentra dans la cage, poussa du pied la charogne, et cueillit sur la litière ce qui avait été le chapeau de M. Prudence. Ovibes. Il le considéra tristement de face, de profil, de trois quarts, le soupesa avec une mine longue et un grimace répugnant, puis le lança en l'air, le ratrapa au vol, le redressa d'un coup de poing, le frotta du coude, souffla dessus, admira son œuvre en le tenant à distance, cligna de l'œil, fit claquer la langue, et, l'air épanoui, la bouche en petite pomme, arrondissant son geste, il l'offrit d'une main à M. Prudence, et tendant l'autre ouverte: — « Il n'y a rien pour le coup de fer? »

M. Prudence se souleva par un quart d'heure après, — la nuit était plus noire et les rues plus désertes, — la marchande de tabac de la Grand'Rue, toujours embusquée, le nez à la vitre, vit passer rapidement devant sa porte un homme fait comme un voleur, les vêtements souillés de boue, le chapeau en loques, l'air égaré. Le premier mouvement de la dame fut de faire un Jésus-maria, le second de crier au secours, et le troisième d'aller voir sur la route. Mais quand elle fut dehors, M. Prudence avait déjà dépassé le coin de la rue.

Notre homme s'en allait à grands enjambées, au risque des glissades, enfiévré, le nez au vent, le paletot défait, radiéux. Il se souciait bien, vraiment, M. Prudence, du verglas et des cancanes!

M. Prudence avait trouvé la pose. M. Prudence tenait la pose. Et quelle pose! Si vous visitez jamais la Bonne-Ville, après que vous aurez admiré le point de vue de l'Esplanade, un des plus beaux de France, l'antique porte du Moustier, ancien exemplaire des fortifications en briques du seizième siècle, et la *Nativité* de Clouet à la cathédrale, ne manquez pas de vous faire conduire au Musée national.

Etes-vous naturaliste, malacologiste, entomologiste? Visitez longuement les deux premières salles consacrées aux oiseaux, aux coquilles, aux papillons. Ce devoir accompli, vous vous arrêterez devant une vitrine en forme de cage plantée au milieu de la galerie. C'est là qu'on peut voir, — les mardis, jeudis et dimanches, de 1 à 4 h., — le superbe lion du Sennar.

Une cartouche placée à la base du monument porte cette inscription en lettres d'or sur fond noir: *Ménagerie hollandaise. LE SUPERBE LION DU SENNAR. Né le 11 janvier 1857.*

La pose est d'un réalisme saisissant. Le lion, couché sur le flanc, se débat dans les affres de la mort, ses pattes fouettant l'air de leurs ongles crispés, tandis qu'à belles dents il secoue les débris d'un chapeau de soie noire.

Détails ingénieux: le grand froid est marqué dans les fils d'argent qui hérissent la moustache du monstre, et au fond du chapeau comme la signature cachée au bas des tableaux des grands maîtres, on peut voir un P et un O, les initiales de Prudence Ovibes.

EMILE POUVILLON.

L'ARCHIPEL DES CAROLINES

Le climat des îles Carolines est fort agréable et paraît en général salubre. La température est toujours égale les chaleurs des tropiques sont tempérées par le fraîcheur de vents et le voisinage de la mer; il tombe en toutes saisons une grande quantité de pluie.

Si la flore des îles est fort riche, leur faune terrestre est, par contre, très pauvre; avant l'arrivée des Européens, les habitants ne possédaient même pas d'animaux domestiques. Mais les eaux de l'archipel sont peuplées d'un grand nombre d'animaux marins: dauphins, cachalots, poissons de toute espèce, également abondants dans la mer et dans les petits lacs intérieurs ou lagons qu'entourent les récifs annulaires de corail.

L'archipel compte une vingtaine de mille habitants; comme dans la plupart des îles océaniques, leur nombre va en décroissant depuis l'arrivée des Européens; y a-t-il là une relation de cause à effet, ou bien une simple coïncidence? C'est ce que nous ignorons encore.

Les Carolines sont parmi les plus aimables et les plus paisibles des populations polynésiennes; leur principal défaut est la paresse; bien qu'ils soient rusés en affaires, il n'ont pas la tendance au vol trop fréquente chez beaucoup de leurs congénères. Physiquement, c'est une belle race; ils sont de taille moyenne, mais bien bâtis et ont les traits de visage réguliers et agréables; le teint est assez foncé chez les hommes; chez les femmes, la peau est souvent d'une couleur olive claire à peine plus foncée que celle de nos

brunes; les enfants sont remarquablement attrayants.

Leur costume est assez sommaire: les hommes portent une ceinture faite de nattes, d'étoffe ou de feuilles de coco; les femmes se revêtent d'écharpes de feuilles, et en ont par-dessus plusieurs superposées. Les indigènes ont également des costumes des Européens dans les îles où ceux-ci se sont établis. Ils aiment à s'ornez les cheveux de plumes, de fleurs, de dents d'animaux; ils se passent dans les oreilles des pierres, de petits cylindres de bois, des anneaux faits de la coque des noix de coco, des clous, même des pipes et des cigares; parfois même ils se percent le nez pour y introduire des fleurs. Le tatouage est surtout pratiqué par les nobles.

Leurs maisons sont semblables à celles de tous les Polynésiens. Elles sont réunies en villages, qui sont, dans quelques îles, spécialement à Yap, la plus civilisée de toutes, entourés de murs de pierre et traversés par des rucs pavés; dans chaque village se trouvent de grandes édifices mieux construits que les maisons d'habitation et destinés à des assemblages politiques.

Les Carolines des îles hautes ont un peu d'agriculture; mais ils y apportent, comme à leurs autres occupations, une certaine négligence. L'île d'Yap est seule cultivée avec un soin véritable. Outre les racines et les plantes comestibles répandues dans toute l'Océanie, on cultive dans quelques îles de l'ouest la noix d'arc, le bétel, le curcuma. En fait de bétail, les Carolines n'ont que des porcs. Ils sont très habiles à la pêche, pour laquelle ils se servent également du filet, du hameçon, de la lance, etc. Les habitants des îles basses ont une science étonnante de la navigation; dans leurs frêles canots, creusés dans un tronç d'arbre, ils n'hésitent pas à entreprendre de véritables expéditions; non seulement ils ont ainsi visité tout l'archipel, mais ils ont encore poussé jusqu'au Japon, au Mexique, n'ayant pas la moindre idée de la route que les astres pour se diriger dans leurs courses aventureuses.

L'espèce nous manque pour nous étendre sur les croyances religieuses et l'organisation politique de ce petit peuple. Elle se transforme sans doute avec l'établissement d'un régime européen sérieux, de quelque part qu'il vienne.

Le commerce de ces îles, qui leur attire en ce moment les convoitises de l'Allemagne, est plus florissant que partout ailleurs en Océanie. Outre les échanges qu'ils font entre eux et avec les navires européens qui les visitent, les Carolines ont établi depuis 1788 un trafic régulier avec l'île de Guajan, dans l'archipel espagnol des Mariannes; et des flottilles de pirogues montées de marins y viennent vendre des canots et d'autres produits de leur industrie, en échange desquels ils emportent principalement du fer et des objets en fer. Les produits se payent en nature, mais les couteaux et le tabac tiennent souvent lieu de monnaie.

Les commerçants européens établis dans les îles, pas plus que les Allemands, qui au contraire, n'ont pas encore eu le temps de prendre solidement racine chez les indigènes. Les tentatives d'établissement faites au siècle dernier par les missionnaires catholiques ont été sans résultats; par contre, les missions protestantes américaines arrivées en 1852 ont eu, paraît-il, quelques succès, mais au prix de beaucoup de temps et d'efforts.

HENRI JACQUET.

Situation météorologique. — Paris 4 juillet. La dépression des Pays-Bas est transportée près de Berlin en se combinant. Le baromètre monte encore sur l'ouest de l'Europe mais la hausse est peu marquée en Irlande. Les vents sont faibles et toujours à l'ouest de cette contrée, tandis que les hauteurs barométriques restent voisines de 765 mm. Les températures sont élevées. Des pluies sont tombées en France dans les régions d'ouest et de l'est en Allemagne et en Autriche.

Le thermomètre marquait ce matin: 8 à Bodo, 13 à Paris, 18 à Biskra. En France, le ciel est nuageux, des pluies sont probables. La température va rester au-dessous de la normale.

À Paris, hier, pluie presque continue jusqu'à une heure de l'après-midi.

CHRONIQUE LOCALE

Mort de M. Claudius Sadon. — Nous avons le vif regret d'apprendre la mort de M. Claudius Sadon, officier de l'Instruction publique, professeur de tissage à l'école des arts industriels. M. Sadon a succombé cette nuit.

Nous rappellerons demain les traits principaux de la carrière professionnelle de M. Sadon. On nous prie de rappeler que M. Sadon est allé à une réunion qui aura lieu lundi à 6 heures chez M. Louis Richeval, auberge du pays.

LES AUTEURS PRÉSUMÉS DE L'INCENDIE MASUREL. — NOUS AVONS ANNONCÉ hier l'arrestation de deux jeunes gens, Florimond Dhondt et Léolaur, demandeur au garni avec sa mère dans un estaminet, rue de Toulouse, et Emile Renoir, rattacheur, habitant la rue Bayart.

L'arrestation du jeune Dhondt a été volontairement: invité par le sous-chef de la sûreté, M. Marais, à aller se chauffer à l'étage, le jeune homme descendit presque aussitôt, et traversant l'estaminet comme un éclair, il s'élança dans la rue. C'est là qu'on le prit.

Comme nous l'avons dit, dans leurs déclarations, les deux jeunes gens se contredirent. Il y a eu une troisième arrestation: c'est

celle d'un fleur, Georges B..., demeurant rue des Longues-Haies; celui-là est inculpé de complicité dans l'affaire: ses explications, sans être très claires, ne font cependant pas supposer qu'on le maintienne en détention préventive.

Comme dans l'instruction qui a suivi l'incendie Parent et Lemaire, il s'agit de cigarettes et d'allumettes qui auraient jetées par imprudence.

L'instruction de cette affaire, dont la population roubaisienne est fortement émue, comprendra plusieurs points: S'agit de savoir si Dhondt et Renoir sont bien les incendiaires; S'ils ont mis le feu par imprudence ou par légèreté; S'ils n'ont pas été les instruments d'un complot anarchiste.

Enfin si l'incendie de la filature Parent et Lemaire n'a pas eu une cause indépendante de celle de la filature Masurel.

Echos de la catastrophe. — On nous apprend, à propos de l'incendie de la filature Masurel, malgré un séjour de quatre heures et demi dans la fournaise, a conservé intacts les papiers qui renfermaient. Ce coffre est de la fabrication de MM. L. et B. de Roubaix, qui sont représentés à Roubaix par M. J. Grioux.

En citant M. J. Grioux, peintre, demeurant rue Darbo, nous disions que de concert avec M. Serrave-Dupire, il a eu dégagé les vapeurs des chaudières de la filature Masurel, nous apprenons que d'abord il avait visité les étages de la filature, afin de s'assurer que personne n'y était resté.

Il est bruit en ville d'un concert qui serait donné à Paris au bénéfice des victimes de l'incendie de l'Opéra-Comique avec le concours du *Choral Nadeau*.

L'épuration de l'Espierre. — Voici le texte d'un mémoire qui vient d'être distribué à Messieurs les Maires, adjoints, conseillers municipaux et membres du Conseil municipal de Roubaix, au nom de M. Jules Delattre père: « La publicité toute récente donnée aux projets de travaux destinés à l'épuration des eaux industrielles de l'Espierre, et de ceux projetés pour l'alimentation des habitants de Roubaix, a présenté à votre approbation le projet suivant, en faisant appel à votre bienveillant accueil.

« L'exploitation des eaux potables peut être faite dans les réservoirs extérieurs, et sous le contrôle de MM. les ingénieurs, et des villes. La pose de ces réservoirs, sous le contrôle de MM. les ingénieurs, nous paraît la meilleure solution à adopter. Les réservoirs extérieurs, sous le contrôle de MM. les ingénieurs, nous paraît la meilleure solution à adopter.

« La quantité, la qualité des eaux potables sont hors de question. Le prix de 6 c. 50 au mètre cube est le plus bas que nous ayons pu obtenir, et les quantités à servir ou à prévoir.

« Cette question paraît donc avoir sa solution complète, et nous espérons que vous voudrez bien approuver ce projet d'épuration, qui diffère totalement de celui proposé et déposé depuis par le Comité d'initiative des habitants de Roubaix.

« Quant aux procédés d'épuration, ils diffèrent totalement de celui proposé et déposé depuis par le Comité d'initiative des habitants de Roubaix.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

« Si ce système, visité par une commission très honorable, est pratiqué chez nos voisins, en Angleterre, cela ne nous procure-t-il pas un certain avantage? Ils en connaissent trop les inconvénients.

ELJEN!

Par Jacques BRET (1)

V

— J'en ennuie tout fier... Eh bien André, voulez-vous que nous fassions quelques passes à nous deux, pour nous faire la main et empêcher la mienné de se rouiller tout à fait!... Cela me rappellera ma jeunesse...

Il décrocha une épée, la tendit à André, et se mit en garde.

Le jeune homme se préta de bonne grâce au désir du vieux magnat. Il se plaça en face de lui, à distance réglementaire. Ils commencent un jeu habile d'attaque et de défense ou ils prirent bientôt plaisir, comme il arrive entre champions dignes de se mesurer. Karadyoni semblait avoir retrouvé ses vingt ans. Son épée voltigeait dans sa main savante.

— C'est admirable! criait André. Quel maître vous faites, Monsieur le comte.

Leurs pas résonnaient avec un bruit prolongé sous les voûtes de la tour. L'ébranlement qu'ils causaient faisait s'étreindre quer les armes suspendues au mur, et ces heurts légers produisaient dans la salle un cliquetis guerrier, un accompagnement belliqueux.

(1) Reproduction autorisée pour tous les journaux ayant un traité avec la Société des Gens de Lettres.

— Très bien! disait à son tour le comte Karadyoni. Vous êtes de la bonne école, André. Défaitez-vous!

Soit que le jeune homme y mit une certaine complaisance, soit que réellement Karadyoni fut un joueur invincible, c'est André qui fut touché.

Alors ils abaissèrent leurs épées, et le vieux magnat dans son ardeur, avec cette générosité qui sied au triomphe, s'avança vers André et lui donna une chaleureuse accolade.

— Mon jeune ami, c'est plaisir de lutter avec vous. Vous tenez une épée comme les vieux soldats.

Puis, voyant André s'approcher du panneau pour y remettre l'arme dont il s'était servi:

— Non! non! dit Karadyoni en l'arrêtant du geste, emportez-la! C'est celle qui j'avais à la main le jour où votre père tomba près de moi et où je fus moi-même laissé pour mort...

Je jensais qu'elle serait désormais inutile; je ne puis vous la confier. Je me plairai à penser que quelque chose de moi combat encore pour la patrie.

André, troublé de cet honneur, s'inclina profondément:

— J'en serais digne, je vous le promets, dit-il avec effort.

— J'en suis sûr, répondit le comte.

André fit de nouveau un signe affirmatif, puis il passa l'épée à sa ceinture. Le nœud de soie blanc, aux couleurs nationales, qui en ornait la garde, frémit sous ses doigts; son front s'éclaira d'une flamme intérieure; on sentait qu'il rêvait de la joie de la bataille et que les ombres de Jean-Hunyadi et Mathias Corvin, penchées sur lui, lui soufflaient la bravoure.

Irène était debout près de lui. La douleur qu'elle avait eue du départ d'André était momentanément vaincue; elle éprouvait même une après-joie à la pensée qu'il allait remplir généreusement son devoir. Elle aussi croyait entendre sonner la charge, et le bruit éclatant du clairon couvrait toutes les autres voix de son cour.

— Comment rejoindrez-vous votre régiment? demanda Karadyoni.

— Je traverserai la forêt de Bakony et j'irai coucher à l'abbaye de Saint-Martin. La concentration de nos garnis avo sa mère dit le vieux comte que cette pensée de guerrier remplissait malgré lui de regrets impatients, c'est une des meilleures joies d'ici-bas!

— Grâce à Dieu, ce n'est pas la seule, murmura André sans oser lever les yeux sur Irène.

— Peut-être dit Karadyoni quereparaient déjà ses tristesses.

André inclina une dernière fois devant la jeune fille en prononçant le mot d'adieu que la voix d'Irène répéta comme un écho affaibli; puis il salua Karadyoni et sortit précipitamment, voulant être le maître et non le valet de son émotion.

Quand il fut parti, Irène entoura de ses deux bras le cou de son père et reposa sur lui son front sur le front de ses vives chaudes et glacées. Il lui semblait qu'une grande solitude venait de se faire autour d'elle, elle cherchait vaguement un appui dans la tendresse de Karadyoni. Mais elle ne pouvait lever le poids qui l'oppressait; l'air manquait à sa poitrine; son esprit était vide; à la vie lui apparaissait tendue de noir. Elle quitta l'épau

de Karadyoni s'apprêta à descendre.

— Ne venez pas, Irène.

— Tout à l'heure, mon père.

— Soit, reprit le vieux comte.

Elle s'engagea dans l'escalier pour retourner au château.

Irène ne pouvait se décider à sortir de cette salle ou les pas d'André retentissaient encore. Elle croyait entendre le bruit de son souffle dans cet air qu'il avait respiré; saisir le son de ses pas sur les marches, et aujourd'hui elle se sentait seule, elle s'accouda sur l'étroite fenêtre, regardant droit devant elle.

Bientôt elle aperçut un cavalier au détour de l'allée. Est-ce une vision? Non, c'est André qui traverse le parc. Ces quelques instants avaient paru si longs à Irène qu'elle le croyait parti depuis longtemps. Avant d'enlever son bois et de disparaître, il arrêta son cheval et se retourna; il ne résista pas au désir de contempler une dernière fois Bangor et tout à coup il aperçut Irène à la fenêtre. D'un mouvement rapide, dont elle saisit le lointin ardeur, il la salua et resta la tête découverte comme si elle était à deux pas de lui. Irène sourit. Elle fit un geste de la main qui par sa pensée à travers l'espace. André est si loin d'elle et part pour si longtemps, qu'elle ne peut pas lui dire ses yeux fixés sur lui, sans crainte d'être trahie par eux. Diényi s'inclina de nouveau; son front se courbe profondément, on dirait qu'il saluait un être invisible, puis il s'apprêta à reprendre son chemin.

Mais à ce moment même Pierre Darag sort du bois et revient au château en sens inverse

d'André. Les deux jeunes gens se croisent et passent l'un près de l'autre avec un air de hauteur. Pierre a même une attitude de menace et de défi. Il a aperçu sa corsine à sa fenêtre, il a saisi l'adieu d'Irène et de Diényi, il est plus que jamais violent et irrité.

André le laisse d'un coup d'œil, cingle l'air de sa cravache et s'enfonce dans le bois.

Cette scène n'avait pas duré deux minutes, mais elle avait achevé d'exaspérer le comte Darag. Les lèvres pincées, le corps raidi, il fixait de son regard d'acier les deux amoureux qui se disputaient. L'étonnement de sentir une résistance excitait encore son esprit de domination. Plus que jamais il voulait Irène, plus que jamais